

LE CHRÉTIEN DU JOUR

ET

LE CHRÉTIEN DE L'ÉVANGILE

par le Père Emmanuel
Abbé de Notre-Dame la Sainte-Espérance
au Mesnil-Saint-Loup (1882)

TABLE DES MATIÈRES

- I. Introduction
 - II. Le chrétien du jour a peu de foi – Exemple de l'abbé de Lamennais
 - III. La foi et l'esprit de foi
 - IV. Adam et Jésus-Christ, les deux pôles de l'humanité – Les vérités diminuées
 - V. Le chrétien du jour n'est pas riche – Il demeure étranger à la Sainte Écriture
 - VI. Le chrétien du jour n'a pas faim et soif de la vérité
 - VII. Le chrétien du jour en regard des commandements de Dieu
 - VIII. Le chrétien du jour et l'observation du premier commandement
 - IX. Le chrétien du jour ne connaît pas la grâce de Dieu – Les formes et les formules
 - X. Le chrétien du jour est anémique
-

I. INTRODUCTION

Quand, à la lumière de la foi, on considère attentivement l'état des âmes à l'heure présente, on a sous les yeux le spectacle le plus inimaginable qui puisse être. La multitude des âmes qui demeurent encore dans les ténèbres de l'infidélité est à elle seule épouvantable, mais nous aurons assez de sujets de frayeur en nous bornant à considérer l'état des hommes baptisés, aujourd'hui existants sur toute la terre.

Il y a chrétiens et chrétiens. Le chrétien complet, ou comme dit le catéchisme, le parfait chrétien est celui qui demeure ce que l'ont fait les sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie, Enfant de Dieu, soldat de Jésus-Christ, tabernacle vivant du Dieu sauveur, le vrai chrétien va à Dieu d'un pas assuré; il passe en ce monde, il a le cœur en l'autre. Enfant de Dieu, il est de la maison de son Père; soldat de Jésus-Christ, il marche le front haut, vainqueur du monde, et de la chair, et de Satan; nourri de l'Eucharistie, il vit de la vie de son Sauveur, il la continue en ce monde, la prolonge sur la terre, jusqu'au jour où il jouira pleinement de Dieu dans le ciel; ce chrétien-là est le chrétien de l'Évangile.

Nous ferons connaissance avec lui, et force nous sera de faire connaissance aussi avec d'autres chrétiens. La lumière appelle la lumière; la vue d'un bien éclaire merveilleusement le mal qui est là tout près, et l'on ne saurait connaître pleinement le chrétien de l'Évangile si l'on n'a une vue nette du chrétien du jour.

Le chrétien du jour, disons-nous : il faudra peut-être bien dire les chrétiens du jour, ils sont le nombre, le chiffre est à eux. Soit, nous dirons : le chrétien de l'Évangile, parce qu'il n'est pas si commun, et autour de lui nous reconnaitrons les chrétiens du jour.

Ils sont le nombre, avons-nous dit ; ils sont aussi la variété. Déchus de la grâce, ils sont tombés, mais les uns plus bas que les autres : ils se sont éloignés de Dieu, mais par des voies très différentes, et à des distances diverses.

Il en est qui, peu d'années après leur baptême, ont été séparés de Dieu et de l'Église par une éducation et une instruction anti-catholiques, formellement hérétiques. Ainsi la plupart de nos protestants, des Orientaux schismatiques. Il y a là peut-être deux cents millions de chrétiens. Les uns sont hostiles à la foi, à l'Église ; d'autres sont encore chrétiens par l'attachement qu'ils gardent pour ce qui leur reste de la foi chrétienne, la sainte Trinité, l'Incarnation de Notre-Seigneur, et par-ci, par-là, la foi à la sainte Eucharistie. Dans ce nombre, Dieu se recrute encore des élus, et parmi ces chrétiens tous les enfants qui meurent avec la grâce du Baptême sont des héritiers du ciel.

*
* *

Bornons-nous à considérer l'état des chrétiens baptisés dans l'Église catholique. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que l'Église catholique est aujourd'hui combattue, à peu près partout, et avec un acharnement dont on n'a peut-être jamais vu d'exemple.

C'est douloureux à dire, mais il faut le dire : Les hommes qui aujourd'hui combattent le plus l'Église ne sont ni des païens, ni des hérétiques, mais des enfants de l'Église même, des catholiques.

N'ayant pas reçu dans la famille la sève chrétienne qui devait fortifier en eux la grâce du Baptême, ils n'ont que trop souvent reçu la Confirmation pour rompre avec le Saint-Esprit, et fait la première communion pour se séparer à tout jamais de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après cela, si ce n'est avant cela, ils ont été livrés à des maîtres qui leur ont souvent enseigné plus d'impiété que de science. À l'âge où les passions commencent à parler haut, ils avaient déjà fermé l'oreille à la voix de Dieu, et ils ont été emportés par un courant qui leur semblait d'autant moins dangereux qu'il emportait à peu près tout. La violation habituelle des commandements de Dieu finit par étouffer les réclamations de la conscience, ils doutèrent de la foi, se conduisirent sans elle, puis ils la perdirent. Beaucoup d'entre eux allèrent loin dans ce chemin, et tombèrent dans des fautes telles que les censures de l'Église les atteignirent, et ils furent frappés de l'excommunication.

Nous avons donc aujourd'hui une multitude de chrétiens baptisés et excommuniés, le nombre en est effrayant : ce sont eux qui font le monde, qui y donnent le ton, et qui se sont mis à combattre l'Église leur mère avec un acharnement tel que rien ne saurait lui être comparé, sinon l'aveuglement avec lequel, pour combattre l'Église, ils se sont rangés sous la conduite de chefs inconnus, qu'ils n'ont jamais vus et ne verront jamais, auxquels ils obéissent sans l'ombre de profit ; et ces chefs, le croirait-on, ce sont des Juifs. Oui, la guerre à l'Église est aujourd'hui, comme depuis longtemps, menée par des Juifs, lesquels ont, pour armée, des chrétiens excommuniés.

Dieu ait pitié d'eux, ils ne savent ce qu'ils font. Nous devons les mentionner, mais ce n'est pas précisément cette variété de chrétiens que nous voulons étudier : nous nous bornerons à considérer les chrétiens vivant encore dans la communion de l'Église.

*
* *

Combien grand est le nombre des chrétiens qui ont rompu avec la pratique des sacrements, sans lesquels il est impossible à l'homme de demeurer en état de grâce : nulle part ce nombre n'est aussi grand que dans notre pauvre France. La France, en effet, est notée partout comme le sol classique du respect humain, lequel est devenu une sorte de mal français, *morbus gallicus*!

Dans les chrétiens de cette trempe, il y en a qui ont conservé encore l'usage de réciter des prières, les uns soir et matin, les autres le soir seulement : il en est qui n'y manquent jamais que quand quelqu'un les voit, *morbus gallicus* ! D'autres ont complètement oublié le devoir de la prière et ne parlent plus jamais à Dieu. Il y a là des trésors d'ignorance à faire peur : ces chrétiens-là sont accessibles à toutes les erreurs, à toutes les préventions contre l'Église, et souvent l'hérésie fait parmi eux quelques recrues ; pour elle le gain n'est pas grand, et pour l'Église la perte est pourtant très sensible, car alors les âmes sont plus éloignées de Dieu, ayant été tirées en dehors de la communion de l'Église.

Ensuite, nous avons les chrétiens qui font les prières de chaque jour, et reçoivent les sacrements à tout le moins une fois l'an ; c'est ceux-là que nous voulons étudier tout particulièrement, car c'est là que nous trouverons et les chrétiens du jour, et le chrétien de l'Évangile.

II. LE CHRÉTIEN DU JOUR A PEU DE FOI EXEMPLE DE L'ABBÉ DE LAMENNAIS

La foi est le principe du christianisme et la première vertu du chrétien : c'est par elle que nous faisons le discernement entre la lumière et les ténèbres, entre le chrétien du jour et le chrétien de l'Évangile. Celui-ci est un homme *de foi* ; celui-là, tout en ayant la foi, peut être autre chose qu'un homme de foi.

Dans l'un, la foi a toute sa plénitude, elle règne sur tout, elle règle tout : c'est l'ordre de Dieu, c'est la justice, c'est le vrai bien.

Dans l'autre, la foi a rarement son intégrité : elle est, par-ci par-là, diminuée, affaiblie tantôt par un mélange d'opinions fausses, tantôt par l'ignorance de certaines vérités, peu flatteuses peut-être pour la nature, toutefois grandement salutaires à l'âme.

Mais les blessures les plus dangereuses pour la foi sont celles qui résultent de l'envahissement du naturalisme et du rationalisme qui aujourd'hui débordent dans le monde. Des voix bien autorisées s'élèvent de temps en temps pour signaler le mal. Par exemple, un professeur de théologie ne nous disait-il pas dernièrement : « La plaie de notre temps est l'invasion toujours croissante du rationalisme dans la science, et particulièrement dans la théologie. La prétention du rationalisme est de trouver dans l'esprit humain livré à lui-même, la source unique et la règle souveraine de toute vérité, en religion comme en philosophie, et par suite, de subordonner au jugement de la raison naturelle, l'interprétation du dogme révélé. Cette méthode a pour résultat inévitable de fausser la notion du dogme, et d'enlever au christianisme son caractère surnaturel et divin, en l'abaissant au niveau d'une opinion philosophique. »

Ce qu'est la foi dans les régions supérieures, elle l'est ordinairement dans le commun des esprits ; et si le mal est tel, *là-haut*, nous ne nous étonnerons pas de ce que nous voyons autour de nous. Les croyants croient, mais ils tremblent, et semblent avoir peur de croire trop. Pour certains, la foi semble n'être plus qu'un *en-cas*. Presque chez tous, elle est timide ; il y a des vérités qu'elle n'ose regarder en face, ou que l'on n'ose lui montrer qu'après les avoir gazées. Que de gazes nous avons vu étendre sur le dogme capital de la sainte Trinité, sur le péché originel, sur la grâce de Dieu, sur la liberté humaine ! Que de gazes ! Nous en donnerons un exemple à faire peur.

Une voix s'élevait, qui enseignait le mystère de la sainte Trinité, et elle disait : « Le mystère de la Trinité n'est pas si inabordable que l'on pourrait croire. En effet, Dieu peut être considéré sous trois aspects : ou comme Créateur, ou comme Rédempteur, ou comme Sanctificateur ; comme créateur, il est appelé Père ; comme rédempteur, il est appelé Fils ; comme sanctificateur, il est appelé Saint-Esprit... »

Mon Dieu, pardonnez-nous d'avoir reproduit ici un tel blasphème, une doctrine abominable qui ne reconnaît un semblant de Trinité dans les œuvres de Dieu qu'afin de la détruire en Dieu lui-même. Ici le rationalisme est poussé jusqu'au déisme.

Un pareil langage aurait autrefois soulevé l'indignation de tous, et amené des protestations énergiques : des voix puissantes se seraient élevées pour venger la vérité, condamner l'hérésie, et sauver la foi dans les âmes. Aujourd'hui... rien.

Les hommes de notre temps ne sont pas des hommes de foi : mais ne disons rien de trop actuel... Nous allons remonter dans nos souvenirs, et donner un exemple frappant, trop frappant, de la faiblesse de la foi en nos malheureux temps.

*
* *

Il y a un demi-siècle, on crut qu'un astre nouveau se levait au ciel de l'Église. Bien des âmes se réjouirent à son apparition, et l'on crut que de grandes choses allaient s'accomplir pour Dieu et pour l'Église. L'astre présumé était l'abbé de Lamennais.

Il publia son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et son premier volume fut un événement considérable. On disait que le style rappelait Fénelon, que la puissance de la logique faisait songer à Bossuet : les croyants étaient dans l'allégresse, et beaucoup d'incroyants n'étaient pas sans frayeur. Bien des âmes se promirent un nouvel âge d'or pour la religion.

Il n'en fut rien, l'abbé de Lamennais n'était pas un homme de foi. Il en donna lui-même la preuve écrite, personne n'y prit garde ; et peut-être allons-nous être le premier à montrer comment l'abbé de Lamennais manquait de foi, même dans ses jours les meilleurs.

Il publia un opuscule de piété intitulé : *Le Guide du premier âge*, un vrai bijou. Mais il y a là une phrase malheureuse, une phrase révélatrice. Un enfant plein de candeur est censé abordé par des impies, qui veulent lui faire perdre la foi. Il se défend, et leur dit entre autres choses : « Vous me proposez de lire des livres où l'on prouve, dites-vous, que tout ce que je révère n'est qu'illusion : mais QUAND CELA SERAIT aussi vrai qu'il est faux, pourquoi voudriez-vous me priver de ce qui fait ma félicité ? » *Quand cela serait !* Hélas l'auteur admet la possibilité du doute spéculatif sur la foi. Malheureusement un pareil doute détruit la foi : il n'y songeait pas ; mais précisément parce qu'il n'y songeait pas, il nous a donné la preuve qu'il y avait, dans son esprit, des doutes sur la foi. De spéculatifs qu'ils étaient d'abord, ces doutes devinrent pratiques, et Lamennais perdit complètement la foi.

L'abbé de Lamennais fut un chrétien du jour, et peut-être aussi un chrétien d'un jour, du nombre de ceux dont Notre-Seigneur dit : « *Ils croient pour un temps, et au temps de la tentation, ils se retirent* » (Luc. VIII, 13).

Ils croient pour un temps ! Comme ce trait nous peint les chrétiens du jour : ils croient pour le jour de la première communion, le lendemain ils ne croient plus ; ils croient pour le jour de la confirmation, ils ne croient plus le lendemain ; ils croient s'ils sont en péril de mort, et s'ils survivent ils ne croient plus ; ils croient quand des croyants les voient, ils ne croient plus s'ils sont avec les incroyants.

Bien différent est le chrétien de l'Évangile : pour lui, la foi est une lumière sans éclipse, pour lui il bénit le Seigneur en tout temps, et il sait que la vérité du Seigneur demeure éternellement.

III. LA FOI ET L'ESPRIT DE FOI

Encore que la foi soit la même dans toutes les âmes, parce que partout elle est un don de Dieu, elle n'opère point les mêmes effets chez tous les croyants, son action étant diversement modifiée selon les milieux où elle se trouve.

Il est des âmes dans lesquelles elle demeure à peu près stérile ; il en est d'autres dans lesquelles elle n'a qu'une efficacité très restreinte ; ailleurs elle opère de grandes choses, et les opère avec une grande puissance et une merveilleuse liberté.

L'apôtre saint Paul distingue, et avec une intention bien accentuée, deux choses qu'il appelle *la foi* et *l'esprit de la foi* (II Cor. IV, 13).

La foi, c'est bien là le don de Dieu, versé en nos âmes par le Baptême, développé en nous par l'instruction maternelle de l'Église, et que chacun doit faire fructifier, comme le talent de l'Évangile, pour son salut éternel.

L'esprit de la foi, c'est la foi animant, inspirant, vivifiant le chrétien et ses œuvres.

*

* *

Denis le Chartreux a trouvé le mot pour définir l'esprit de la foi. *C'est*, dit-il, *la motion de la foi*. La motion, le mot est admirable. Dans l'homme, c'est l'esprit qui donne le mouvement ; dans le chrétien, c'est la foi qui met tout à l'œuvre, et tout en œuvre ; l'esprit de la foi, c'est donc la *motion* imprimée au chrétien par la foi.

Sous cette motion, les pensées s'illuminent, se purifient, s'élèvent avec une puissance merveilleuse : les affections, les aversions, les désirs, les volontés se rectifient et prennent un caractère nouveau, dans lequel s'unissent à la fois la pureté et la fermeté, la tendresse et la sublimité.

La motion de la foi est une motion puissante : elle soulève l'homme tout entier, et tout entier le mène à Dieu. Elle l'établit dans le royaume de Dieu, sous l'empire de la vérité ; elle le délivre, selon le mot de l'*Imitation*, de la multitude comme de la confusion des opinions. *Cui æternum Verbum loquitur, a multis opinionibus expeditur* (Lib. I, c. III, 2).

La motion de la foi est une motion universelle. Elle verse des flots de lumière sur toutes choses. Un des effets les plus heureux de cette motion, c'est de réduire à sa juste mesure ce qu'on appelle ici-bas les questions de personnes. Là où la foi n'a pas son efficacité complète, ces sortes de questions sont le plus souvent de grosses questions : là où elle règne, l'homme n'a plus à lui que son néant, et trop souvent sa vanité : il ne reste que les principes et Dieu seul est grand.

La motion de la foi est une motion infaillible et invincible. Elle ne se trompe jamais ; elle ne nous trompe jamais ; elle montre le but, et elle nous y mène, sans que rien puisse jamais arrêter sa marche triomphante. Ce qui nous rend victorieux du monde, dit saint Jean, c'est notre foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Jo. V, 4).

*

* *

Le chrétien de l'Évangile a la foi et l'esprit de la foi : il a la foi et la vie de la foi, la foi et la motion de la foi. Le chrétien du jour a la foi, c'est par là qu'il est chrétien : mais trop souvent il n'a pas la motion de la foi, il a la motion *du jour*.

Saint Paul, écrivant aux Éphésiens, nous enseigne que Notre-Seigneur a envoyé les Apôtres et leurs successeurs pour nous amener à *l'unité de la foi, afin que nous ne soyons plus des enfants flottants et emportés çà et là à tout vent de doctrine* (Eph. IV, 11-14).

Des enfants, des enfants flottants, des enfants emportés à tout vent de doctrine : quelle peinture saisissante de nos chrétiens du jour. Leur faiblesse est poussée jusqu'à la puériorité : leur inconstance est celle du vent : ils sont les jouets de toute parole qui s'élève, de toute doctrine qui surgit, de tout vent qui souffle.

Toute doctrine, en effet, a son esprit, sa motion et Dieu nous a donné la foi et l'esprit de foi, afin que nous ne soyons pas les jouets de tous les vents de doctrine qui surgissent, se croisent, se heurtent, se confondent et confondent tout dans le monde.

Le chrétien du jour, malheureusement, est sans énergie, sans force de résistance contre tous ces vents étrangers. Quelquefois il en est surpris, et devient une victime involontaire ; d'autres fois, il les accueille comme des libérateurs, et se fait une gloire d'être sous leur motion. On dit que le libéralisme est quelque chose comme cela.

*
* *

Ayant perdu le plus souvent la motion de la foi, le chrétien du jour est réduit ou plutôt se réduit lui-même à une sorte d'enfance morale : il se met volontairement en tutelle. Il se dépouille lui-même de la virilité chrétienne, et pour n'avoir pas voulu être libre avec la pensée de Dieu, il devient le serf de la pensée de l'homme, toujours étroite et indigente.

Jouet des vents de doctrines étrangères à la foi, d'opinions humaines impuissantes à sauver quoi que ce soit, le chrétien du jour est facilement reconnaissable : il est triste.

C'est du fond de sa tristesse que surgissent ses défaillances et ses emportements, ses découragements et ses colères, ses chutes trop évidentes et ses fiertés affectées.

Libéral quand il se sent faible, autoritaire quand il se croit fort ; doux et pliant vis-à-vis des puissants, hardi vis-à-vis des bons qu'il sait inoffensifs, il n'a point en sa conduite *l'unité*, fruit de la foi, et signe de l'esprit de foi.

À sa manière et à ses heures, il est opportuniste : ne se donnant à rien, pas même à Dieu ; se prêtant à tout, même quelquefois à Dieu ; et en fin de compte, toujours triste, parce qu'il ne veut pas se réjouir de tout son cœur en Dieu tout seul.

IV. ADAM ET JÉSUS-CHRIST, LES DEUX PÔLES DE L'HUMANITÉ LES VÉRITÉS DIMINUÉES

Le chrétien du jour n'est pas assez chrétien.

Si l'on nous demande à quelle mesure on peut reconnaître le degré de christianisme dans une âme, nous répondrons avec saint Paul qu'il n'y a dans toute l'humanité que deux hommes : Adam et Jésus-Christ. Tenir tout d'Adam, c'est n'être pas chrétien du tout ; tenir tout de Jésus-Christ, c'est être chrétien de tout.

Être baptisé, et vivre de la vie de l'homme déchu, c'est n'être pas assez chrétien : réagir contre la chute, s'éloigner d'Adam et tendre vers Jésus-Christ, c'est être en voie de la perfection

chrétienne. C'est ce que saint Paul nous enseigne quand il dit : « Le premier homme, fait de terre, est terrestre ; le second, venu du ciel, est céleste ; et comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il nous faut porter l'image de l'homme céleste » (I Cor. xv, 47-48).

La pensée de saint Paul trouve son commentaire dans saint Augustin : « Par un homme, dit l'incomparable docteur, par un homme nous avons été vendus au péché, par un nouvel homme nous sommes rachetés du péché : par l'un nous avons été précipités dans la mort, par l'autre nous sommes délivrés et rendus à la vie. Adam, faisant sa volonté et non celle de son Créateur, nous a tous perdus en lui : Jésus-Christ nous a sauvés en lui-même, faisant non sa volonté, mais celle de son Père ; c'est dans le fait de ces deux hommes que consiste proprement la foi chrétienne » (*De peccato originali*, cap. xxiv).

Le même Père dit encore : « Par le péché d'Adam, nous tous, ses enfants, avons contracté, comme un mal héréditaire, l'obligation de mourir ; mais par le second Adam, qui a payé pour nous ce qu'il ne devait pas, lui, nous avons été délivrés des dettes de famille et de celles qui nous étaient personnelles. Et comme à cause d'un seul homme le diable tenait comme siens tous ceux qui naissent par la concupiscence charnelle et viciée, il est juste qu'il relâche tous ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ par son immaculée grâce spirituelle » (*De Trinit.* Lib. XIII, c. xvi).

Et ailleurs : « *Comme c'est par Adam que tous meurent, c'est par Jésus-Christ que tous seront vivifiés* (I Cor. xv, 22). De part et d'autre l'Apôtre dit : *Tous*, parce que comme nul ne va à la mort sinon par Adam, nul n'arrive à la vie que par Jésus-Christ. On voit dans le premier ce qu'a pu le libre arbitre pour donner la mort ; dans le second, ce que peut le secours de Dieu pour donner la vie... Nous ne mourrions pas, si nous ne naissions d'Adam par la génération charnelle ; et nous ne vivrions pas, si nous n'étions membres du Christ par la régénération spirituelle. Et ainsi il nous a fallu naître et renaître. Et comme nul ne naît sans l'opération de la concupiscence charnelle, qui vient du premier homme, nul ne renaît que par l'opération de la grâce spirituelle apportée par le nouvel homme qui est le Christ. Par notre naissance, nous appartenons à l'un, par notre régénération à l'autre » (*Ep.* 187, ad Dardanum).

*

* *

Ainsi donc, l'humanité gravite sur ces deux pôles, Adam et Jésus-Christ.

C'est de Dieu que nous avons reçu l'existence, mais c'est d'Adam que nous est venu le mal inhérent aujourd'hui à la nature. Nous sommes créés de Dieu, mais c'est d'Adam que nous héritons la perte de la grâce, le péché originel et toutes ses suites, pour le corps et pour l'âme, pour le temps et pour l'éternité. C'est d'Adam que nous est venue l'ignorance, c'est d'Adam que nous est venue la concupiscence, source funeste d'empoisonnement, l'inclination à la vaine gloire, et le triste amour du plaisir, et la sombre avarice.

C'est de Jésus-Christ que nous vient la réparation de tous ces maux : le baptême nous rend l'amitié de Dieu ; la foi éclaire puissamment notre intelligence et nous retire de l'ignorance ; l'espérance rectifie et élève notre faim du bonheur ; la charité guérit en nous l'amour, l'affranchit de la concupiscence, et l'élève jusqu'à Dieu l'éternelle bonté.

Placé entre Adam et Jésus-Christ, l'homme se meut librement vers l'un ou vers l'autre : vers Adam, s'il suit le premier mouvement de sa nature déchue ; vers Jésus-Christ, s'il suit la motion supérieure de *son immaculée grâce spirituelle*, comme dit saint Augustin.

L'homme qui suit les voies d'Adam ajoute à la chute originelle des chutes nouvelles et personnelles ; l'homme qui suit Jésus-Christ, Jésus-Christ qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie », prend le chemin où il trouvera infailliblement la guérison de sa nature, la préservation du mal, la perfection de toutes ses facultés et finalement l'éternelle félicité.

Le chrétien de l'Évangile est celui qui marche ainsi sous la conduite, l'inspiration, la motion qu'il reçoit de Jésus-Christ. Plus il est attaché à son divin chef, plus il met en assurance la paix de son âme en cette vie, et son salut éternel en l'autre.

Le chrétien du jour, encore qu'il ait beaucoup reçu de Jésus-Christ, ne lui est pas totalement dévoué. Il édicte des conditions, pose ses réserves, et croit être grandement sage en faisant une part à Jésus-Christ, et une part à Adam. Adam n'est-il pas son père? Ne faut-il pas glorifier la nature?

Par là même qu'il est ainsi trop attaché à Adam, le chrétien du jour est moins attaché à Jésus-Christ. C'est ce qui explique ce que nous avons dit: Le chrétien du jour n'est pas assez chrétien.

Mais comment cela s'est-il fait?

*
* *

Comment cela s'est fait? Un mot des psaumes nous donne l'explication de l'énigme: *Diminutæ sunt veritates* (Ps. XI, 2.) Les vérités ont été diminuées. Les enfants des hommes, suivant l'énergique expression de l'Apôtre, eurent aux oreilles une démangeaison, une démangeaison d'entendre du nouveau, et il surgit des docteurs nouveaux, et ils se mirent à dire que le péché d'Adam ne nous avait pas fait un si grand mal, que les grâces de Jésus-Christ n'avaient pas un caractère médicinal si prononcé...

On alla loin, et très loin, et trop loin dans cette voie. Exemple: le saint concile de Trente prononce l'anathème contre qui dira que par le péché d'Adam l'homme n'a pas été détérioré selon son corps et selon son âme (*session v, canon 1*). Et il n'y a pas longtemps nous lisions, dans une publication dévote, au sujet du péché originel, cette assertion incroyable: « Gardez-vous d'y voir une détérioration de la nature! »

Certes, on a fait du chemin depuis le concile de Trente. Alors la nature était détériorée, aujourd'hui on nous dit pieusement: Gardez-vous d'y voir une détérioration! Ce qui était hérésie il y a trois siècles est aujourd'hui devenu de la piété.

Comment a-t-on pu parcourir un tel chemin? La voie des nouveautés fut ouverte par les docteurs de la grâce, par les théologiens; profitant habilement de leurs concessions, les docteurs de la nature, les philosophes arrivèrent et tirèrent bravement toutes les conséquences des principes nouvellement admis, et les choses en vinrent au point où nous les voyons.

Le péché originel n'est plus guère que l'absence d'un des ornements de la nature; la grâce elle-même n'est plus qu'une beauté s'additionnant à d'autres beautés. Le surnaturel, cela fut dit, le surnaturel n'est que le perfectionnement divin de tout ce qu'il y a de pur et de purifié dans la nature. On commença par dire que la chute originelle n'avait pas été si lourde, si profonde, si funeste; que les plaies n'avaient pas la profondeur, la gravité, l'étendue, qu'on avait cru jadis; d'autres, enchérissant toujours sur les conquêtes *de la science*, dirent qu'il n'y avait pas eu de plaies proprement dites. La loi du progrès amena successivement ces assertions: qu'il pouvait bien ne pas y avoir eu de chute, qu'effectivement il n'y en avait pas eu. Avançant ainsi toujours dans la voie que lui avaient ouverte les docteurs en divinité, le naturalisme en profita si bien, qu'aujourd'hui *le surnaturel* est éliminé, précisément par tout ce qui se croit et se dit *pur et purifié dans la nature*.

Vivant au milieu de ces confusions de doctrines naturalistes, les chrétiens du jour ne savent pas assez ni ce qu'ils tiennent d'Adam, ni ce qu'ils doivent à Jésus-Christ. Ils ne sont pas assez chrétiens.

Quand dans leurs prières de chaque jour ils disent à Dieu : *Délivrez-nous du mal!* ils ne croient pas à tout le mal dont ils ont besoin d'être délivrés : ils ne croient pas à toute la puissance nécessaire à leur délivrance. Ils disent à Dieu : *Délivrez-nous*, et ils s'imaginent, pieusement peut-être, qu'ils *effectueront* eux-mêmes leur délivrance ; leur illusion est grande, leur prière n'est pas humble.

Semblablement quand ils disent à Dieu : *Que votre règne arrive*, ils ne le disent pas avec une pensée en tout conforme à la pensée de Dieu. Pour eux, le règne de Dieu n'est pas chose aussi urgente que le croyait, par exemple, l'auteur du livre de *la Cité de Dieu*, saint Augustin. Pour eux, le règne de Dieu n'est pas chose d'application immédiate. Ils aimeraient à ne le concevoir que dans la vie future, et en attendant ils trouveraient des moyens *naturels* d'arranger les choses. Ils sont si habiles, et on les voit faire de si belles choses, en lieu et place du règne de Dieu que les chrétiens de l'Évangile demandent tous les jours à Dieu dans leurs prières

V. LE CHRÉTIEN DU JOUR N'EST PAS RICHE IL DEMEURE ÉTRANGER À LA SAINTE ÉCRITURE

Dieu avait promis par ses prophètes de donner aux fidèles de grandes richesses, et comme dit Isaïe, ce devait être «les richesses du salut», des trésors «de science et de sagesse», *Divitiæ salutis, sapientia et scientia* (Is. xxxiii, 6).

La Sagesse incréée nous dit, dans les Proverbes, qu'elle possède des richesses infinies, pour enrichir, ajoute-t-elle, ceux qui m'aiment, et en remplir leurs trésors (Prov. viii, 18, 21).

Quand cette divine Sagesse se fut incarnée pour nous, elle versait sur les âmes l'abondance de ses richesses ; elle les mit ensuite entre les mains de son Église, et les Apôtres commencèrent à prêcher ce trésor sans fin *des richesses de la science et de la sagesse de Dieu* (Rom. xi, 33), *les richesses de la grâce et de la gloire* (Eph. i, 7, 18), *les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ* (Ib. iii, 8). Saint Paul exprimait le vœu que ses fidèles *soient remplis de toutes les richesses d'une parfaite intelligence, pour connaître le mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ, dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science* (Col. ii, 2). Sans cesse il rendait grâces à Dieu, de ce que les Corinthiens *avaient été enrichis en Jésus-Christ de toutes manières* (I Cor. i, 5).

Ces richesses du chrétien sont dans sa foi, *divites in fide*, dit saint Jacques (ii, 5). Et la foi du chrétien trouve sa lumière, son aliment, son trésor dans les divines Écritures. «Le commandement est lampe, et la loi lumière, *Mandatum lucerna est, et lex lux*» (Prov. vi, 23). Au livre de l'Écclésiastique, la divine Sagesse ayant promis tous les biens à ceux qui l'auront écoutée, ajoute : «Tout ceci c'est le livre de vie et de l'alliance du Très-Haut, c'est la connaissance de la vérité, la loi que Moïse nous a donnée, la loi qui est l'héritage de la maison de Jacob avec les promesses faites à Israël» (Eccli. xxiv, 32, 33).

«Les richesses de l'âme, dit saint Grégoire le Grand, sont les paroles de la Sainte Écriture¹.» Il nous sera bon d'aller à l'école de ce docteur très divinement illuminé, pour apprendre à connaître *nos richesses*.

«La Sainte Écriture, dit-il, surpasse sans comparaison toute science et toute doctrine, elle enseigne le vrai, elle conduit à la céleste patrie ; elle détache le cœur de son lecteur des désirs de la terre et le porte à aimer les biens célestes ; par ses passages obscurs, elle exerce les forts ; par ses passages faciles, elle charme les humbles ; elle n'est pas tellement obscure, qu'il faille la fuir, ni tellement claire qu'elle puisse être méprisée ; plus elle est méditée, plus on la trouve aimable ; elle

¹ Moral. in Job, vi, n° 12.

vient en aide au lecteur par des récits pleins de simplicité, elle l'élève par des passages sublimes ; elle grandit en quelque sorte avec qui la lit, car si les ignorants y reconnaissent le peu qu'ils savent, les savants y trouvent toujours à apprendre². »

« La Sainte Écriture est pour nous nourriture et breuvage. Car le Seigneur, par un de ses prophètes, fait cette menace : “*J'enverrai la famine sur la terre, non la faim de pain, ni la soif d'eau, mais la famine de la parole de Dieu*” (Amos, VIII, II). En disant que, par la soustraction de sa parole, nous serons frappés de faim et de soif, le Seigneur nous montre clairement que ses paroles sont pour nous nourriture et breuvage³. »

« Les divines paroles sont appelées moissons et richesses : moissons, parce qu'elles nourrissent l'âme affamée ; richesses, parce qu'elles nous embellissent en nous enseignant la sainteté de la vie⁴. »

« La Sainte Écriture est le pain qui nourrit l'âme et lui donne des forces pour les bonnes œuvres⁵. »

« Il est une lampe qui brille au-dessus de l'Église, c'est la Sainte Écriture, dont les divines paroles éclairent les ténèbres de notre âme, afin que, recevant la lumière de la parole de Dieu dans le lieu obscur de la vie présente, nous voyions clair à ce que nous avons à faire⁶. »

« Alors tu seras inondé des délices de Dieu (Job, xxii, 26). Être inondé des délices de Dieu, c'est se rassasier au festin sacré de l'amour de ses divines Écritures. Là, nous trouvons autant de délices que de diverses connaissances pour notre avancement. Tantôt nous nous y nourrissons de la simplicité du récit historique, tantôt nous goûtons intérieurement le sens moral caché sous la lettre par l'allégorie, tantôt la contemplation nous tient suspendus en haut, savourant, même au milieu des ténèbres de la vie présente, quelque éclair de la lumière de l'éternité⁷. »

*

* *

Écoutons maintenant un homme qui avait goûté *les délices de Dieu* :

« Seigneur... j'ai les livres saints pour ma consolation et mon miroir de vie ; et, en plus, votre corps sacré pour mon remède et mon refuge.

« Je le sens, en cette vie, deux choses me sont surtout nécessaires, et sans elles cette vie misérable me serait insupportable : enfermé en cette prison du corps, j'avoue que j'ai besoin de nourriture et de lumière.

« C'est pourquoi vous m'avez donné, à moi pauvre infirme, votre corps sacré pour me nourrir corps et âme ; et votre parole pour éclairer mes pas.

« Sans ces deux choses je ne saurais vivre : car votre parole, mon Dieu, est la lumière de mon âme, et votre sacrement est pour moi le pain de vie.

« C'est là comme deux tables placées au trésor de la sainte Église : l'une est la table de l'autel sacré, portant un pain très saint, c'est votre corps précieux ; l'autre est la table de la loi divine, contenant la sainte doctrine, enseignant la vraie foi, et nous conduisant au-delà du voile, là où est le Saint des Saints.

² Moral. in Job, xx, n° 1.

³ Hom. x in Ezech.

⁴ Moral. Lib. vi, n° 6.

⁵ Ib. Lib. xv, n° 16.

⁶ Ib. Lib. xix, n° 18.

⁷ Moral. in Job, Lib. xvi, n° 24.

«Grâces à vous, Seigneur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, pour la table de la sainte doctrine, que vous nous avez donnée par vos serviteurs les prophètes, les Apôtres et les autres docteurs.

«Grâces à vous, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester votre amour au monde entier, avez préparé un grand festin, où vous nous donnez à manger et à boire, non l'agneau figuratif, mais votre très saint corps et votre sang, réjouissant tous les fidèles en ce banquet sacré, nous enivrant du calice du salut dans lequel sont toutes les délices du paradis, et mettant en fête avec nous les saints anges, quoique avec une suavité, un bonheur supérieur aux nôtres.»

Ainsi parlait, ainsi priait, ainsi chantait l'auteur de l'*Imitation*⁸.

*
* *

Saint Grégoire était un chrétien de l'Évangile, l'auteur de l'*Imitation* était un chrétien de l'Évangile : ces hommes-là apprenaient à connaître Dieu dans l'Écriture, et le goûtaient dans l'Eucharistie. Nos chrétiens du jour ne se donnent pas tant de peine : ils connaissent Dieu à peu près, et ne cherchent nullement à le connaître davantage ; ils reçoivent l'Eucharistie, sans y rien goûter, et s'en vont après cela mendier des douceurs au péché. Pauvres chrétiens !

«Un jour, inondée dans l'oraison de délices excessives, et me réputant indigne d'une telle faveur, je connus une vérité qui est le complément de toutes les vérités. J'entendis ces paroles, comprenant que c'était la vérité elle-même qui les proférait : "Ce que je fais pour toi en ce moment n'est pas peu, c'est une des plus grandes faveurs dont tu me sois redevable ; car tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce qu'on ne connaît pas les vérités de l'Écriture, dans laquelle il n'est pourtant pas un point qui ne doive s'accomplir." Il me semblait que je l'avais toujours cru ainsi et que tous les fidèles le croyaient de même ; mais il me fut dit : "Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement ! s'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est que de m'aimer véritablement ? C'est de bien comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable, n'est que mensonge." »

L'âme à qui Notre-Seigneur parlait ainsi s'appelait sainte Thérèse⁹.

De cet entretien divin, retenons cette parole :

«Tous les malheurs qui arrivent dans le monde, viennent de ce qu'on n'y connaît pas les vérités de l'Écriture.»

Ô vérité, complément de toutes les vérités !

Chrétien du jour, si tu voulais te considérer à la lumière de cette éclatante vérité, tu pourrais à bon droit reconnaître ton image dans un chrétien d'autrefois auquel Notre-Seigneur adressait cet avertissement :

«Tu dis : je suis riche et opulent, je ne manque de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu¹⁰. »

⁸ Lib. IV, c. XI.

⁹ Sa vie par elle-même, chap. XL.

¹⁰ Apoc. III, 17.

VI. LE CHRÉTIEN DU JOUR N'A PAS FAIM ET SOIF DE LA VÉRITÉ

Le chrétien du jour n'est pas riche : nous l'avons dit, nous le disons encore. Nous avons déjà montré son indigence, nous allons la faire voir sous un jour nouveau.

Dieu, dit Moïse, fit deux grands luminaires, un plus grand pour dominer sur le jour, et un moindre pour dominer sur la nuit. Chacun sait que le soleil donne à la lune toute sa lumière. Ces deux grands luminaires sont une frappante image des deux grandes facultés de l'homme, l'intelligence et la volonté. L'intelligence, vrai soleil de ce petit monde qui s'appelle l'homme, l'intelligence, puissance plus élevée et plus noble que la volonté, verse sur celle-ci la lumière et lui montre l'objet vers lequel elle se doit porter.

Il suit de là que nous devons avoir un désir insatiable de connaître le vrai, le bien, afin que notre volonté ne soit pas exposée à s'égarer, en se portant à l'aveugle vers un objet qui n'est pas pour nous le vrai, qui n'est pas pour nous le bien. Le Saint-Esprit nous donne cet enseignement précieux :

« Que la parole de vérité précède toutes vos œuvres, et qu'un conseil stable règle à l'avance tout ce que vous faites » (Eccli. xxxvii, 20).

Il est de la dignité de l'homme, il est du devoir du chrétien de savoir ce qu'il fait, et de le savoir bien. C'est à cette fin que Dieu nous a donné la raison, la foi, les commandements ; l'Église a pour mission, avant tout, d'instruire : *Euntes, docete*, dit le Sauveur.

Le chrétien de l'Évangile sait cela, c'est pourquoi il ne cesse de demander à Dieu la lumière d'en haut pour diriger ses pas. Et en même temps qu'il demande à Dieu son assistance, sans laquelle il ne peut ni discerner le but, ni y parvenir, il fait de son côté des efforts continuels, cherchant à grandir dans la connaissance de Dieu et de ses devoirs. *Mon Dieu*, dit-il avec saint Augustin, *que je vous connaisse, que je me connaisse !* Il prie avec le psalmiste, et dit sans cesse : *Votre parole, ô mon Dieu, est la lampe qui guide mes pas, la lumière qui éclaire mes voies* (Ps. cxviii).

Et de peur qu'il ne s'arrête dans le saint désir de la lumière, dans la faim et la soif de l'éternelle vérité, l'Église est là, fidèle à sa mission, ayant toujours la bouche ouverte pour enseigner *toute Vérité*. Le premier devoir du Pasteur est de donner à tous l'instruction si nécessaire à tous, et dans l'Église retentit partout et toujours la grande voix du premier des Papes, criant à tous les chrétiens : *Grandissez dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ* (II Pet. III, 18).

*

* *

Le chrétien du jour n'a pas cette faim, cette soif de la vérité, à laquelle Notre-Seigneur promet le rassasiement éternel. Si peu qu'il sache, il croit toujours en savoir assez, si ce n'est trop. Entendre la prédication est pour lui une œuvre de surrogation, une affaire de luxe. Il sait ses prières, du moins il croit les savoir, n'est-ce pas assez ? Il sait dire à Dieu : *Que votre Volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, mais il n'a nul souci de savoir comment elle se fait dans le ciel, et ce que nous avons à souhaiter pour qu'elle soit faite de même sur la terre ; il n'a nul souci d'entrer dans l'intelligence de ce que saint Paul appelle si souvent *le mystère de la Volonté de Dieu*.

Nous avons des chrétiens qui auront vécu quatre-vingts ans sans rien apprendre, et qui, arrivés au terme de leur carrière, n'en sauront pas plus qu'au commencement. C'est à se demander quel usage ils font, et même s'ils font usage, de leur intelligence. Il y en a assurément beaucoup qui se contentent de vivre de leur imagination et de leur sensibilité : *Imaginationem transcendere non valentes*, dit saint Thomas, de certains qu'on appelait cependant philosophes.

Si en face de tels chrétiens on venait à se rappeler la définition de l'homme : *L'homme est un animal raisonnable*, on serait bien obligé de reconnaître que chez eux le raisonnable est *en puissance*, et que le reste est *en acte*.

Dans de tels chrétiens, la prière est une routine, la confession une autre routine, et la communion encore une routine. Pour eux la prière consiste à dire, la confession à dire et à laisser dire, la communion à recevoir les espèces sacramentelles, sans rien dire. Ces actes sont posés comme autant de pures formalités : rien de surnaturel ni dans les pensées, ni dans les affections : nul souci de la grâce de Dieu, nulle aspiration vers les biens éternels, et après les actes les plus saints de la religion, le chrétien demeure ce qu'il était avant, une sorte de pétrification.

C'est un des grands malheurs du temps présent : les intelligences demeurent abandonnées et sans culture, tout semble s'adresser aux volontés. On les fouette (*sit venia verbo!*) pour les faire avancer, et si peu qu'elles soient mises en œuvre, il semble que tout est gagné. Mais qu'est-ce que le mouvement d'une volonté, quand l'esprit n'est pas éclairé ? C'est la mise en marche d'un train de chemin de fer, avant qu'on ait posé les rails : c'est le prélude d'une catastrophe. Là où les intelligences ne sont pas nanties de la vérité, leur aliment indispensable, il se révèle des maladies à peu près inévitables : l'illuminisme et le fanatisme. Que l'on ne s'étonne pas de nous entendre prononcer ces mots qui font peur : Dieu sait tous les ravages que font de nos jours ces maladies épouvantables, maladies d'autant moins redoutées qu'elles sont moins discernées. L'homme qui ne sait rien ne discerne rien, ne soupçonne rien, ni son mal ni le mal des autres. *Il y en a*, dit Job, *qui sont sous les épines, et qui trouvent cela délicieux*. *Esse sub sentibus, delicias computabant* (Job, xxx, 7).

Nombre de chrétiens du jour sont dans cet état, et ils s'y trouvent bien. Voire que, selon eux, il y a là un certain avantage. Ils ne voudraient pas nous le dire, nous le leur dirons. Donc, selon eux, cet état leur rend moins sensibles les remords de la conscience quand ils ont péché, et leur permet de goûter plus à leur aise la jouissance malheureuse qu'ils trouvent dans le péché lui-même. N'ayant pas cherché la lumière, et dès lors ne la possédant pas pleinement, ils se croient moins coupables, et aspirent à s'excuser eux-mêmes dans leur ignorance affectée. Quand pour eux est venue l'heure de pécher, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent faire autrement, et qu'il leur en coûtera moins d'avoir à confesser une faute dans laquelle ils se sont dit qu'il y a pas mal d'ignorance. Profitant alors de la demi-nuit qu'ils ont faite dans leur esprit, ils pêchent avec plaisir, et plus tard se confesseront sans grande peine.

Pas riche, le chrétien du jour.

VII. LE CHRÉTIEN DU JOUR EN REGARD DES COMMANDEMENTS DE DIEU

Dieu nous a donné sa loi en dix commandements ; ces commandements, quand ils furent donnés à Moïse, étaient écrits sur deux tables de pierre : la première contenait les trois premiers commandements, la seconde les sept autres. Les commandements de la première table nous enseignent nos devoirs envers Dieu ; les commandements de la seconde table contiennent nos devoirs envers le prochain.

Dans la première table, Dieu nous commande de l'adorer lui seul, et de l'aimer par-dessus tout ; de respecter son nom et de ne point jurer en vain ; et enfin d'observer son jour, le jour qu'il a réservé pour son culte, le dimanche.

Dans la seconde table, Dieu règle la vie de l'homme vis-à-vis de ses parents qu'il doit honorer, afin de vivre longuement ; vis-à-vis des autres hommes, dont il doit respecter la vie, l'honneur, les

biens ; enfin la loi de Dieu règle l'homme vis-à-vis de lui-même, lui interdisant toute haine, toute luxure, tout mensonge, toute vaine ambition.

Telle est l'économie de la loi de Dieu : elle est toute pure et sans tache, comme dit le psaume ; elle est toute juste, et toute sainte ; c'est l'œuvre de Dieu, et elle est digne de son auteur.

Il y a dans la loi des préceptes qu'on appelle affirmatifs, d'autres qu'on appelle négatifs : les premiers nous prescrivent des devoirs à accomplir, adorer Dieu, l'aimer, etc., les seconds nous interdisent des fautes que, dès lors, nous devons éviter ; par exemple, le vol, l'homicide, etc.

Les préceptes négatifs obligent à tous les instants : ainsi il n'y a jamais un seul moment où nous puissions mentir ou voler ; les préceptes affirmatifs obligent seulement en leur temps : ainsi le précepte de sanctifier le dimanche n'oblige qu'à un certain jour de la semaine.

Ces principes étant posés, nous nous demandons quelle est l'attitude des chrétiens vis-à-vis des saints commandements.

*
* * *

Le chrétien de l'Évangile qui aime Dieu par-dessus tout, aime ses commandements en tout et partout : il trouve la loi juste, et sainte et bonne, et désirable plus que l'or et le miel. Il dit avec le psaume : « Combien j'aime votre loi, Seigneur, tout le jour elle est avec moi pour régler et mes pensées, et mes affections, et mes actions. »

Le chrétien de l'Évangile trouve que le joug est doux, et le fardeau léger. Il aime son Dieu, et dès lors la volonté de son Dieu lui est douce, et préférable à toutes choses.

Le chrétien du jour trouve qu'il y a un joug, mais il n'y voit point de douceur : il sent bien qu'il y a un fardeau, mais il le croit pesant.

Le chrétien de l'Évangile est plus occupé des préceptes affirmatifs que des négatifs ; il évite le mal, mais parce qu'il est tout occupé à vouloir et à faire le bien qui plaît à Dieu.

Le chrétien du jour, peu zélé pour le bien, se trouve souvent en face du mal, que Dieu lui prescrit d'éviter, pour lequel cependant il se sent souvent bien de l'affection, et c'est alors qu'il trouve pesant le fardeau du commandement.

Le chrétien de l'Évangile croit n'avoir rien fait, s'il n'a pas aimé son Dieu par-dessus tout ; le chrétien du jour croit avoir beaucoup fait s'il a évité certaines fautes visées par les préceptes négatifs, et il est parent, d'assez près, avec ceux qui se décernent à eux-mêmes un prix de vertu, quand ils peuvent dire : Je n'ai ni tué, ni volé.

Ainsi le chrétien de l'Évangile est tout entier aux commandements de la première table, et parce qu'il garde ceux-là, il ne manque point aux commandements de la seconde.

Le chrétien du jour est beaucoup plus affairé aux commandements de la seconde table : il est peu gêné des commandements de la première, ceux de la seconde le serrent de plus près ; il les redoute, car il sert Dieu par crainte. S'il se reconnaît des fautes, c'est au sujet de la seconde table ; quant à la première, il n'a rien ou presque rien à se reprocher ; c'est si facile de se faire croire que l'on aime Dieu !

Si le bon Dieu mettait sa loi à la merci des hommes, et leur donnait la permission d'y réformer selon leurs goûts, qu'arriverait-il ? Le chrétien du jour ne manquerait pas de demander des réformes : les temps ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, les hommes ont fait quelques progrès, la nature... il ne faut pas que la loi de Dieu reste en retard : *il lui faudrait son 89...* Mais le chrétien de l'Évangile aimant son Dieu par-dessus tout, et sa volonté avant tout, et sa loi sainte en tout, ne manquerait pas de s'écrier : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme*

au ciel! Il ne demanderait pas la révision de la loi, mais seulement, mais humblement, la grâce de l'observer, de lui être fidèle, et fidèle toujours.

VIII. LE CHRÉTIEN DU JOUR ET L'OBSERVATION DU PREMIER COMMANDEMENT

Il y a dans la morale chrétienne un commandement tout à fait inconnu des fausses religions : c'est le commandement d'aimer Dieu, et de l'aimer pour lui-même, et de l'aimer par-dessus toutes choses.

Seul, le vrai Dieu a pu réclamer de sa créature un hommage aussi complet : et il l'a fait ; et son commandement à ce sujet, il l'appelle le premier, le grand commandement.

Comme il y a un Dieu, un seul Dieu, de qui nous tenons, de qui nous dépendons en tout, de qui seul nous pouvons espérer tout : il y a pour nous une loi éternelle, immuable, qui nous impose le devoir unique d'aimer d'un amour unique, cet unique souverain bien qui est Dieu.

L'amour qu'il exige de nous est un amour qui lui soumet l'homme tout entier : ses pensées et ses actions, ses désirs et ses affections, son esprit et son cœur. Dans cette soumission complète, absolue, l'homme trouve la règle assurée de toute sa vie morale, la direction sûre et infaillible de toute sa conduite ; il trouve là, et là seulement, l'ordre et la paix.

Saint Augustin exprimait cette grande vérité en un seul petit mot : *Ama, et fac quod vis*, Aime et fais ensuite ce que tu veux : c'est-à-dire, si tu obéis à la loi de l'amour que tu dois à Dieu, l'obéissance que par là tu rendras à ton Créateur réglera si bien toutes choses en toi, que tu pourras faire tout ce que tu voudras ; jamais tu ne voudras rien contre Dieu, dès lors que tu l'aimeras comme il veut être aimé.

Ce commandement de l'amour a donc une puissance merveilleuse : il a particulièrement la puissance de porter la joie partout. Qui aime Dieu trouve une joie pure, vraie, solide, éternelle même, à faire la volonté de Dieu, et à obéir aux autres commandements. *Ubi amatur, non laboratur*, dit encore saint Augustin : là où l'on aime, il n'y a pas de peine ; et comme on pourrait lui objecter les souffrances des martyrs, ou les peines inséparables de la vie, il ajoute : *Aut si laboratur, labor amatur*, s'il y a de la peine, la peine est aimée ; elle est aimée parce qu'elle devient un exercice d'amour, un moyen de témoigner l'amour.

Voilà ce que savent les chrétiens de l'Évangile ; le chrétien du jour, ou n'aime pas, ou n'aime pas assez pour accomplir le grand commandement. La science d'aimer n'est pas une science si commune : il y en a peu qui la désirent, et peu qui l'enseignent ; et ceux qui l'enseignent n'ont tous qu'un nombre fort restreint de vrais disciples.

Le chrétien du jour trouve plus facile de ne pas aimer comme Dieu le commande : il s'imagine qu'à ce prix il est plus son maître, et qu'il a moins de contrainte à s'imposer. Il se trompe grandement. Ne voulant pas obéir à l'amour qui lui donnerait la liberté, il obéit à des amours qui le tiennent dans l'esclavage. Il n'y a pas de milieu possible. L'homme est vraiment libre quand il est soumis de tout à Dieu ; mais s'il perd cette sainte liberté des enfants de Dieu, il tombe nécessairement dans l'esclavage que traînent à leur suite toutes les amours qui restent possibles à celui qui a perdu l'amour de Dieu.

Le chrétien du jour n'est que trop souvent à la merci de ces amours égarées. C'est de là que viennent toutes ses fautes, et tous ses chagrins intérieurs, et cette difficulté de prier, et le dégoût des choses spirituelles.

On ne saurait dire que de maux se sont répandus dans le monde, dans les individus et dans la société par suite de la non-observation du grand commandement.

On ne saurait dire non plus que de biens se répandraient dans les âmes et par suite dans la société tout entière, si le grand commandement était observé.

Mais pour faire ainsi garder le grand commandement, il nous faudrait de grands saints. Nous en avons le plus pressant besoin.

Vous le voyez, Seigneur, notre besoin sera-t-il une raison suffisante pour que vous nous les donniez ?

Oh ! alors, Seigneur, donnez-les nous, et que ce soit bientôt !

IX. LE CHRÉTIEN DU JOUR NE CONNAÎT PAS LA GRÂCE DE DIEU LES FORMES ET LES FORMULES

Le chrétien du jour ne connaît pas, ou ne connaît que trop imparfaitement la grâce de Dieu.

La grâce de Dieu, c'est pour lui un nom respectable et respecté ; mais dont la signification n'est pas claire.

Par une suite facile, le chrétien du jour se fait de la grâce de Dieu une idée fausse.

Ne va-t-il pas, trop souvent, s'imaginer que la grâce de Dieu est une sorte d'appui moral, que Dieu a généreusement mis à côté de lui, et dont lui, chrétien du jour, fera l'usage qu'il voudra. Un jour il la prendra, s'en servira, marchera avec elle, lui fera ainsi l'hommage de sa considération, de sa considération distinguée, peut-être même la plus distinguée ; un autre jour il laissera là *l'appui moral*, marchera tout seul, *comme un homme* ; pour ensuite revenir prendre l'appui, toujours là présent en l'attendant, toujours prêt à être repris et délaissé, puis encore repris et encore délaissé.

Le chrétien du jour s' imagine que la grâce est quelque chose qui ressemble à un bâton de voyage, que l'on a à côté de soi, que l'on prend, que l'on remet en place, instrument toujours complaisant à la volonté de son maître.

Le chrétien du jour s' imagine volontiers que cet instrument lui est dû, et que si Dieu ne la mettait pas ainsi à sa disposition, il ne serait pas juste... La grâce alors n'est plus grâce, c'est une dette de Dieu envers sa créature.

Le chrétien de l'Évangile voit les choses d'un autre œil. Pour lui, la gratuité de la divine grâce est une vérité de premier ordre ; il la possède dans le trésor de la foi, et c'en est un des points principaux.

Avec cela il se garde bien de considérer la grâce comme un secours extérieur, mis à la disposition de chacun. Tout au contraire, il sait que la grâce est un don intérieur, une influence divine opérant en notre intelligence et en notre volonté, créant en nous la pensée salutaire et le mouvement pieux de la volonté, opérant en nous, comme dit saint Paul, le vouloir et le faire. De cette manière, le chrétien de l'Évangile, faisant le bien, se dit : C'est une grâce de Dieu, et quand il aura mérité la vie éternelle, il se dira de même : C'est une grâce de Dieu. *Gratia Dei vita aeterna* (Rom. VI, 23).

Le chrétien du jour, ne connaissant pas bien cette grâce intérieure qui est l'âme du christianisme et le principe de tout mérite, souvent fait consister la religion dans des formes et formules.

Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit. L'homme étant corps et âme, ne peut pas n'être point assujéti à certaines formes et à certaines formules : mais comme le corps a besoin d'être vivifié par une âme, de même dans les chrétiens les formes et les formules ont besoin d'être

vivifiées par l'esprit intérieur. Un homme sans âme n'est plus qu'un cadavre : un chrétien sans l'esprit intérieur n'est plus que formes et formules... un semblant de chrétien.

Exemple : N'y a-t-il pas des chrétiens qui s'imaginent avoir fait l'acte de foi, quand ils ont récité la formule : *Mon Dieu, je crois...* À ce prix-là, saint Pierre et saint Paul n'auraient jamais fait des actes de foi, car ces formules sont bien récentes... Quel péril n'y a-t-il pas à s'imaginer que l'on a fait l'acte de contrition quand on a prononcé les mots : *Mon Dieu, j'ai un extrême regret...* Les actes des vertus chrétiennes peuvent et doivent accompagner ces formules, mais l'acte n'est pas la formule, et c'est ce qu'ignorent bien des chrétiens aujourd'hui.

Pauvres chrétiens, nous avons dit d'eux bien du mal nous n'en dirons plus... plus rien qu'une fois... et ce sera la fin.

X. LE CHRÉTIEN DU JOUR EST ANÉMIQUE

Il existe une maladie, aujourd'hui trop commune, que nos maîtres en l'art de guérir ont appelée l'*anémie* : anémie veut dire manque de sang.

Un savant docteur a décrit l'anémie en ces termes :

« Les personnes atteintes d'anémie sont pâles, molles, indolentes ou paresseuses ; leurs chairs sont flasques, couleur de cire..., leurs veines sont flasques, et ont perdu cette teinte bleuâtre qui permet de suivre leur trajet sous la peau ; leur pouls est faible, la moindre marche leur procure de l'oppression et des palpitations ; plusieurs ont des syncopes et des vertiges ; tout travail les fatigue ; elles sont sujettes à des migraines ; les jambes enflent ; leurs yeux s'encavent sous l'orbite, et sont cernés. »

D'aucuns disent que le remède à cette maladie, c'est le fer.

Nous croyons qu'il existe une maladie semblable pour les âmes : et peut-être en examinant les caractères ci-dessus énoncés de l'anémie, on pourrait, en leur donnant un sens quelque peu mystique, les appliquer tous à l'état spirituel des chrétiens du jour.

Essayons.

Les personnes atteintes d'anémie sont pâles : nos chrétiens aussi, souvent, sont de pâles chrétiens ; au premier coup d'œil on reconnaît en eux les pâles couleurs : il y a faiblesse sur tous les points, manque de sang et d'énergie chrétienne.

Ils sont *mous, indolents, paresseux* ; mous, ils manquent d'activité dans le service de Dieu, les œuvres de la foi leur sont à peu près inconnues ; indolents, ils sont sans goût pour le bien ; paresseux, ils ne le font pas, et n'ont aucun souci de ne le faire pas : volontiers ils disent qu'il n'y a rien à faire.

Leurs chairs sont flasques : recevant facilement toute sorte d'impressions, et les recevant sans résistance et sans réaction, quelles qu'elles soient, et d'où qu'elles viennent, ils semblent toujours être en attente de la première tentative qui voudra bien s'emparer d'eux et les faire tomber.

Chairs flasques, couleurs de cire... Si le docteur P. L... avait pu prévoir que nous donnerions à son texte une interprétation mystique, nous l'accuserions presque d'avoir voulu nous faire comparer nos chrétiens aux cierges de nos églises, *couleur de cire*.

Leurs veines sont flasques comme leurs chairs : les vertus, chez eux, sont faibles comme tout le reste, et ne paraissent plus se sentir du beau nom qu'elles portent ; car vertu veut dire force, et chez eux les vertus n'apparaissent plus que comme des faiblesses.

Leurs veines ont perdu cette teinte bleuâtre qui permet de suivre leurs traces sous la peau : leurs vertus ont perdu ce caractère supérieur, surnaturel, céleste, cette teinte divine qui permet de reconnaître les opérations de la grâce, les énergies surnaturelles sur tous les actes de la vie.

Leur pouls est faible : la vie chrétienne s'accuse si pauvrement que l'on est en droit de se demander si c'est la vie ou la mort ce n'est pas la vie, tout est trop faible ; ce n'est pas la mort, car la faiblesse même accuse encore un reste de vie ; mais ce n'est plus qu'un reste : la déperdition a été grande.

La moindre marche leur procure de l'oppression et des palpitations : la moindre chose à faire pour Dieu les effraie ; un jour d'abstinence est un supplice, un jour de jeûne exige impérieusement une dispense : autrement c'est l'*oppression*. On se récrie que les commandements sont un fardeau trop pesant : le cœur manque, les *palpitations* arrivent, la vie s'en va.

Plusieurs ont des syncopes, des vertiges : on a *ses nerfs*, on se pâme, on va mourir, on meurt... en imagination... ce qui ne tue pas du tout. On a *des vertiges*, l'idée s'embrouille, la tête tourne, on pourrait bien la perdre... Pas de danger, toutefois.

Tout travail les fatigue : en face de si grands périls, on prononce la maxime que Dieu ne commande pas l'impossible, et comme ce qu'on appelle l'impossible c'est simplement tout, il s'ensuit que l'on ne fait rien du tout.

Les migraines! Une moitié de tête se dit malade, et cela suffit pour que l'autre moitié se mette en grève. Ceci veut dire qu'un certain devoir étant devenu difficile, on se dispense volontiers d'un autre, qui pourtant demeure encore possible. *Migraine!*

Les jambes enflent : fera qui pourra son chemin vers le ciel ; à soi-même on s'est dit que l'on ne pouvait pas, et qu'il n'y avait plus qu'à rester en place.

Les yeux s'encavent sous l'orbite, ils sont cernés : la vue du chrétien va baissant, il ne sait plus lire dans le livre de la volonté de Dieu ; *les yeux sont cernés*, par le monde et ses vanités ; ils sont cernés, le chrétien n'y voit plus.

Si le fer est le remède à l'anémie des corps, le remède à l'anémie des âmes, c'est la foi.

Mon Dieu, s'il vous plaît, donnez-nous la foi !